I
La psychologie des représentations sociales [1]

1

Depuis quelques années, un champ de recherches s'est ouvert autour du phénomène de représentation sociale. Certes, les analyses de Durkheim ont servi de point de départ à ces recherches, du moins sur le versant sociologique. Mais ce sont des circonstances plus précises qui nous ont conduits à nous intéresser à un concept et à un domaine qui étaient plus ou moins tombés en désuétude, et notamment des changements culturels. Jusqu'à une date récente, le vocabulaire et les notions qui servaient à comprendre et décrire l'expérience ordinaire, les relations entre individus et groupes, les échanges avec le monde matériel, provenaient pour une large part du langage et de la sagesse, longuement accumulés par les groupes sociaux. Les perceptions, les méthodes par lesquelles chacun raisonnait et vérifiait ses propres actions avaient la même origine et ne sortaient pas de ce cadre. Le sens commun donc, avec ses traditions, ses naïvetés, ses pouvoirs, ses modèles et ses ruses, était premier. La science et la philosophie y puisaient leur inspiration ou leurs visions, à charge pour elles de les raffiner dans les opérations intellectuelles destinées à mettre sur pied les systèmes successifs.

Au cours du dernier demi-siècle, cette tendance s'est inversée. Les sciences inventent et définissent la plupart des objets, des concepts, des analogies et des méthodes de vérification auxquels chacun de nous se rapporte pour faire face à ses tâches techniques, politiques ou intellectuelles. Ce qui devient, à la longue, une donnée immédiate de nos perceptions ou de nos intuitions est en réalité un produit dérivé, retravaillé, des recherches scientifiques. Cet état de choses est inéluctable, parce qu'il correspond à

1. [Paru en 1976 dans la *Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, 14(38-39), 409-416 (« Les Sciences Sociales avec et après Piaget – Hommage publié à l'occasion du 80e anniversaire de Jean Piaget, Genève »).]

une situation historique et pratique. Nous ne croyons plus avoir prise sur la majeure partie des sciences et des informations qui nous concernent. Un volume croissant de phénomènes et de théories nous parvient par l'intermédiaire d'autres individus, entre dans notre bagage commun sans que ne nous ayons aucunement la possibilité de le vérifier. La quantité de connaissances et de réalités auxquelles nous avons indirectement accès dépasse très largement la quantité, qui diminue sans cesse, des connaissances et des réalités directes. Autrement dit, nous pensons, nous nous pensons, nous nous voyons par procuration ; nous interprétons des événements sociaux et naturels que nous ne « voyons » pas, et nous « voyons » des événements qu'on nous assure être interprétés ou interprétables par d'autres. Le travail de formation d'une conception cohérente de nos comportements et de nos conditions d'existence, à partir d'éléments dérivés et d'origine aussi diverse, est psychologiquement et socialement capital. En mainte circonstance, notre situation est celle du malade qui, après avoir consulté des spécialistes qui ont chacun, armé de ses appareils et de ses jargons, examiné une partie de son corps et repéré un dysfonctionnement, après avoir regardé des radiographies, entendu des diagnostics énoncés en termes savants, et lu les résultats abstraits des analyses de laboratoire, doit formuler son propre diagnostic et pronostic pour savoir où il en est. Pour notre culture, le problème de connaître les processus par lesquels l'individu arrive à se constituer une conception concrète du monde social et naturel, afin de pouvoir communiquer ou agir, est une conséquence de la transformation évoquée. La genèse du nouveau type de sens commun, associé et dérivé de la science, est dès lors une préoccupation théorique et pratique décisive.

Cependant nous devons faire état d'autres facteurs, internes à la psychologie sociale. Depuis sa création, cette science s'est développée dans l'ombre de la théorie du comportement et de celle de la forme. L'une et l'autre ont décrit un sujet social « vide », « réactif », c'est-à-dire un sujet qui, dans ses relations avec autrui, se comporte en fonction de certaines lois du renforcement ou de la bonne forme, sans apporter de bagage intellectuel ou symbolique, et surtout sans en créer un. Bien sûr, on lui a supposé de temps en temps des « cartes cognitives », des « hypothèses », des « images », pour faire bonne mesure. On a cependant évité d'aller jusqu'à lui accorder un cerveau, une intelligence, des capacités symboliques, et tout ce qu'un vain peuple entend et voit quand on lui parle de l'homme en général ou de l'homme social en particulier. Renouer avec les phénomènes de représentation sociale signifie très précisément cela : entrer de plain-pied dans une réalité intellectuelle moderne, et vouloir approcher l'homme – et aussi le groupe social – en tant que sujet agissant et pensant dans un milieu matériel, symbolique, auquel il cherche à donner tantôt sens et tantôt forme.

2

En proposant le terme de « représentation collective », Durkheim entendait distinguer la pensée sociale de la pensée individuelle et en marquer la spécificité. Pour lui, la représentation individuelle est un phénomène psychologique et ne se laisse pas ramener à l'activité cérébrale qui la rend possible ; de même la représentation collective ne se réduit pas à la somme des représentations des individus qui composent une société. Elle est en fait l'un des signes de la primauté du social sur l'individuel, du débordement de celui-ci par celui-là. Selon Durkheim, il revenait à la psychologie sociale d'étudier

« de quelle façon les représentations s'appellent et s'excluent, fusionnent les unes dans les autres ou se distinguent ».

Cette tâche, elle ne l'a pas accomplie, et il n'y a pas à revenir là-dessus. Il convient pourtant de reconnaître que, entre les mains de Durkheim le concept de représentation sociale, quelque importance qu'il lui attribue, est un « irréductible », à la fois vide et inconnaissable ou à ne pas connaître. C'est de la même manière que les généticiens ont, pendant longtemps, manié le concept de gêne. « Regarder dedans », personne n'y a songé avant la création de la biologie moléculaire. *Le but de nos recherches a justement été de « regarder dedans » ces représentations sociales* (il faudrait y ajouter les idéologies, les visions du monde) dont directement ou indirectement il est souvent question et sur lesquelles on dispose de fort peu de connaissances scientifiques. Nous ne pensons pas avoir atteint ce but, nous espérons cependant qu'il ne sera plus perdu de vue. C'est pour « regarder dedans » que les travaux piagétiens ont joué un rôle inestimable et fourni des points d'appui et d'encouragement. La lecture de *La représentation du monde chez l'enfant* (Piaget, 1926) a constitué une étape importante à la fois du point de vue méthodique et du point de vue conceptuel. L'enfant, penseur de son monde, est méticuleusement interrogé et patiemment analysé. Travail ethnologique autant que psychologique, si l'on veut. Travail révélateur encore, si l'on entreprend d'interroger et d'analyser dans le même esprit des adultes qui ne soient ni philosophes ni scientifiques. Là nous nous retrouvons au cœur de la psychologie sociale où les représentations sont diffuses, discutées, digérées dans le monde de la conversation quotidienne et des groupes. Il y a eu ensuite la lecture d'une série d'articles, aujourd'hui peu connus, où Jean Piaget examine les rapports, entre le logique et le social. Ces articles nous ont permis de mieux saisir la problématique de la pensée sociale. Bien entendu, nous n'oublions pas tel ou tel de ses ouvrages, notamment celui consacré à l'histoire de la pensée scientifique, qui jetait une lumière supplémentaire sur cette problématique. Néanmoins, c'est dans le livre et les articles que nous avons mentionnés que se trouvaient contenus les éléments nécessaires pour examiner les représentations, « regarder dedans ».

Lorsque nous parlons de ces phénomènes de la vie sociale, nous savons qu'il s'agit de « sciences » et de « philosophies » formées sur la base d'une expérience indirecte et par voie orale. Elles opèrent le transfert de l'extérieur vers l'intérieur, amenant vers un espace proche ce qui se trouve dans l'espace lointain. Jusqu'à un certain point, elles rendent le concept et la perception en quelque sorte interchangeables. Ainsi l'objet du concept peut être pris pour objet d'une perception et le contenu du concept être « perçu ». Par exemple, à la suite de la diffusion de la psychanalyse, on « voit » l'inconscient, situé en bas, ou bien on reconnaît qu'une personne « souffre d'un complexe ».

On constate que les représentations expriment d'emblée un rapport à l'objet et qu'elles guident la genèse de ce rapport. Leur aspect perceptif suppose la présence de l'objet ; l'aspect conceptuel, son absence. Du point de vue du concept, la présence de l'objet, voire même son existence matérielle, est inutile ; du point de vue de la perception, son absence ou son inexistence est une impossibilité. Les représentations maintiennent cette opposition et se développent sur son terrain ; elles re-présentent un être, une

qualité à la conscience, c'est-à-dire qu'elles les présentent encore une fois, elles les actualisent malgré leur absence et même leur inexistence éventuelle. Conjointement, elles les éloignent suffisamment de leur contexte matériel propre pour que le concept puisse intervenir, les modeler à sa façon. D'un côté, les représentations suivent les traces d'une pensée conceptuelle, puisque la condition de leur constitution est un effacement de l'objet ou de l'entité concrète. Mais, d'autre part, cet effacement ne saurait être total : à l'instar de l'activité perceptive, les représentations récupèrent cet objet ou cette entité et les rendent « tangibles ». Du concept, elles retiennent le pouvoir d'organiser, de lier et filtrer ce qui sera ressaisi, réintroduit dans le domaine sensoriel. De la perception, elles conservent l'aptitude à parcourir, enregistrer l'inorganisé, le discontinu. Le décalage entre les deux fait que les représentations d'un objet sont des représentations différentes de l'objet. Voyez comment les fusées et les sondes deviennent des OVNIS pour un grand nombre d'observateurs.

Représenter une chose, un état, en effet, ce n'est pas simplement le dédoubler ou le reproduire ; c'est le reconstituer, le retoucher, mieux, le changer de cadre. Le passage du concept à la perception et *vice-versa*, transformant la matière commune, crée l'impression de « réalisme », de substantialité des abstractions, puisque nous pouvons agir avec elles, et d'abstraction des substances, puisqu'elles expriment une structure définie. Ces organisations intellectuelles, une fois formées, nous font oublier qu'elles sont une œuvre de communication et de groupe, que leur existence à l'extérieur porte l'empreinte d'un travail du psychisme individuel et collectif.

3

Toutefois les représentations sociales sont déclenchées par quelque chose d'absent parce que c'est surtout quelque chose d'étrange, hors de notre monde habituel. Les découvertes scientifiques ou techniques, les idées sociales ou politiques nous frappent au sens fort du mot. D'où une tension qui se crée entre les possibilités linguistiques et intellectuelles de maîtriser les parties du réel auxquelles l'étrange se réfère. À l'ordinaire, nous manquons des informations, des mots, des notions pour comprendre les événements qui ont lieu dans notre environnement. Nous en avons d'autres qu'il est interdit d'employer. Par contre, il y a des domaines où nous disposons d'un excès de notions, d'informations, de mots, où il est légitime d'employer n'importe quoi et n'importe comment. Les groupes connaissent ainsi à la fois l'abondance et la pénurie de savoirs et de langages. *L'ellipse* et le *verbalisme* expriment cet état de déséquilibre. Quand un objet venu du dehors pénètre dans notre champ de pensée et de communication, ce déséquilibre se révèle dans le contraste entre le plein de l'ellipse et le creux du verbalisme. Pour réduire le déséquilibre, il faut que le contenu étrange soit repris à l'intérieur d'un contenu courant, que ce qui est hors de notre monde pénètre à l'intérieur de notre monde. Autrement dit, *il faut rendre familier l'insolite et insolite le familier, changer le monde tout en le conservant comme notre monde.* Ce qui n'est possible qu'en faisant passer, comme à travers des vases communicants, langages et savoirs des régions où il y a excès vers les régions où il y a manque, et réciproquement. La vulgarisation scientifique consiste justement à opérer de tels échanges et à restaurer de tels équilibres. Elle y parvient en cristallisant et véhiculant des représentations sociales. *Le travail des représentations est de pallier les étrangetés,*

de les réintroduire dans l'espace collectif, en amenant à se rencontrer des visions, des expressions disparates et séparées qui, en un sens, se cherchent.

Ce faisant, elles réduisent la variabilité des langages, des systèmes intellectuels et pratiques, des aspects disjoints du réel. L'insolite se change en coutumier, l'extraordinaire en fréquent. En conséquence, les éléments qui appartiennent à des régions distinctes du comportement et des discours sociaux se transforment les uns dans les autres, servent de signes et de moyens de représentation les uns aux autres. Les schémas et le vocabulaire physiques se mêlent de classer ou d'analyser des phénomènes politiques ou psychiques ; des conceptions ou des langages décrivent ou expliquent des processus physiques, et ainsi de suite. La redondance qui en résulte traduit la réduplication inlassable des mêmes objets, des mêmes signes, des mêmes métaphores partout où il est permis de les combiner de manière féconde. *Créativité* et *redondance* des représentations expliquent leur grande fluidité et leur non moins grande inertie, qualités antagonistes à coup sûr, mais antagonisme inévitable. C'est à cette condition qu'elles se transforment toujours et se conservent pas mal, que l'insolite pénètre dans les éclats du familier et que le familier éclate l'étrange.

Nous avons saisi les représentations par deux bouts. Par un premier bout, en précisant leur caractère de processus psychiques aptes à rendre familier, à situer et à rendre présent dans notre monde intérieur ce qui est absent ou loin de ce monde. C'est une « empreinte » de l'objet constitué et reconstitué qui se conserve tant que la nécessité s'en fait sentir. Elle intervient dans chaque opération intellectuelle comme un point relativement fixe – ce point est en réalité une figure – dont nous partons et vers lequel, immanquablement, nous revenons. Voilà pourquoi, on l'a souvent écrit, *toute représentation est une représentation de quelque chose.*

Par un second bout, en montrant qu'elles font entrer l'objet dans une série de relations avec d'autres objets qui sont déjà là, auxquels il prend des propriétés et ajoute les siennes. *En devenant familier, il est changé et change les autres.* Plus exactement, il existe uniquement en tant qu'équivalent d'objets (ou de notions). Ou encore, il est représenté dans la mesure exacte où il est lui-même devenu à son tour un représentant. Ainsi, pour certains groupes, la thérapeutique analytique apparaît-elle pratiquement interchangeable avec la confession propre à la religion catholique, et la confession est une espèce de thérapie analytique. L'organisation de la série, les liens qui se tissent autour de l'objet sont imprégnés de valeurs, de normes et d'expériences socialement marquées. En d'autres mots, on constate que représenter un objet, c'est le transformer en un signe de la série dont il participe, le connaître en le rendant signifiant. De cette façon, on le maîtrise et on le rend reconnaissable. Ce qui veut dire que, dans l'univers social, toute chose est (ou devient) représentation de quelque chose.

Entre les deux bouts, il y a le sujet, celui qui se représente. Comment oublier que ce qui est absent de l'objet – et rend l'objet absent – ce qui définit l'étrangeté – et rend l'objet étrange – c'est l'individu ou le groupe ? Une découverte, un pays, un peuple, etc. nous sont inexistants, nous paraissent lointains, parce qu'ils sont au-delà de notre horizon, parce qu'ils subsistent « comme si nous n'étions pas », sans rapport à nous-mêmes. Les représenter traduit une propension à les re-penser, à les re-observer, à les re-faire, à notre façon, en rapport avec nous, « comme si nous y étions ».

Entendons, nous introduire dans une région de la pensée ou du réel dans laquelle nous investir et, en même temps, nous l'approprier. Nous le savons depuis longtemps : *toute représentation est représentation de quelqu'un.* De là résulte l'alternance à son propos : tantôt représenter, tantôt se représenter. De là également *la tension* au centre de chaque représentation entre le pôle passif de l'empreinte de l'objet – la figure – et le pôle actif du choix du sujet – la signification qu'il lui donne et où il s'investit. On a beaucoup insisté sur sa fonction d'intermédiaire entre le percept et le concept. À partir de cette base, on a dessiné une sorte de développement qui va du perçu au conçu en passant par le représenté. Nous y avons cru également. Maintenant à la lumière de nos propres recherches, nous croyons que le représenté est fondamental et que le perçu, comme le conçu, sont ses développements et ses différenciations ultérieures. Dans ces recherches, nous avons tenté de préciser les processus mis en jeu à la fois sur le plan social et psychique. Cependant, d'après ce qui vient d'être dit, on devine combien nous devons à la psychologie génétique et sur quels points nous avons été amenés à nous en éloigner, forcés par la nature même de la réalité sur laquelle nous avons travaillé.

4

L'inventaire des études sur les représentations sociales reste encore à faire. Contentons-nous d'indiquer qu'elles se retrouvent dans les domaines les plus divers et que même les praticiens y ont désormais recours. Nous avons nous-mêmes procédé à une grande enquête sur la représentation sociale de la psychanalyse et fait quelques expériences de laboratoire sur les conflits sociaux. René Kaës [2] a, dans sa thèse, explicité quelques aspects de leur dynamique sur la base de travaux cliniques à propos des groupes naturels. Claude Flament [3] a envisagé une possibilité de traitement formel de leur structure. Paul Henry a analysé la place des représentations dans l'élaboration d'un discours. Des programmes de recherche expérimentale tout à fait remarquables sur les rapports entre groupes, sur les conflits sociaux, sur la structure des groupes et l'équilibre cognitif, dus à W. Doise [4], E. Apfelbaum [5], J.-C. Abric [6] et J.-P. Codol [7], C. Flament, Poitou et Rossignol, ont montré qu'il s'agit là d'un champ d'expérimentations fécondes et importantes. On peut s'attendre à des résultats des plus prometteurs, en particulier de la jonction que tente W. Doise entre la psychologie génétique et la psychologie sociale [8]. Le lecteur intéressé trouvera davantage de renseignements sur

2. [Kaës, R. (1966). *La culture. Son image chez les ouvriers français.* Thèse de doctorat de 3e cycle, Université Paris-X – Nanterre, École des hautes études en sciences sociales.]

3. [Flament, C. (1963). *Applications of Graph Theory to Group Structure.* Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey.]

4. [Doise, W. (1967). *Autoritarisme, dogmatisme et leurs rapports avec des perceptions et des attitudes dans le domaine des relations internationales.* Thèse de 3e cycle, Université de Paris.]

5. [Apfelbaum, E. (1966). Études expérimentales de conflit : les jeux expérimentaux. *L'Année psychologique*, 66(2), 599-621.]

6. [Abric, J.-C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales.* Thèse d'État. Aix-en-Provence, Université de Provence.]

7. [Codol, J.-P. (1973). Le phénomène de "conformité supérieure de soi". Expériences exploratoires. *L'Année psychologique*, 73(2), 565-585.]

8. [Doise, W., (1973). La structuration cognitive des décisions individuelles et collectives d'adultes et d'enfants, *Revue de psychologie et des sciences de l'éducation*, (8)2, 133-146.]

ces études dans un travail de C. Herzlich [9] (qui a fait elle-même une recherche d'intérêt exceptionnel sur la représentation sociale de la santé et de la maladie) et de D. Jodelet [10].

Nous sommes conscients d'avoir touché trop légèrement un sujet important. Vouloir aller plus loin, chausser les bottes de l'historien et mobiliser les moyens du chercheur à la fois aurait demandé plus d'espace qu'il ne convient à un simple article. Notre ambition a été de susciter la curiosité du lecteur, de l'inviter à faire directement connaissance avec un courant de recherches, une facette de la psychologie sociale encore peu connue. Les travaux et les idées de Jean Piaget ont contribué, nous avons dit de quelle façon et pourquoi, à approfondir un phénomène sur lequel Durkheim a jeté un premier éclairage, laissant à la psychologie sociale la tâche de faire la pleine lumière. Certes, nous n'y sommes pas parvenus, et la plupart des psychosociologues, notamment les Américains, restent en dehors de ce courant, ne se sentent pas concernés par cette tâche. Nous sommes cependant confiants : ils s'y joindront bientôt. Alors ils comprendront ce qu'ils rechignent encore à comprendre, à savoir l'importance des ressources intellectuelles de la psychologie et de l'épistémologie génétiques pour la psychologie sociale.

9. [Herzlich, C. (1969). *Santé et maladie, analyse d'une représentation sociale.* Paris, Mouton (rééd. Paris, Éditions de l'EHESS, 1984, 1992, 2005 ; trad. angl. *Health and Illness, a Social Psychological Analysis.* Academic Press, 1973, rééd. 1984, 1992).]

10. [Jodelet, D. (1985). *Civils et bredins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale dans un milieu rural français.* Thèse d'État. Paris, EHESS. Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales.* Paris, PUF (3e éd., 2005 ; trad. angl. *Madness and Social Representations : Living with the Mad in One French Community.* Berkeley, University of California Press, 1992 ; trad. port., Petropolis, Ed. Vocès, 2005).]